

flotté sibérien trouvé sur la côte du Groenland ne peut mentir, et nous devons suivre le même chemin qu'il a suivi."

Mais quelques jours plus tard, de nouveau découragé, bien que le 80° fût atteint, Nansen se livrait à un calcul rassurant, duquel il résultait qu'au train dont le *Fram* avait avancé jusqu'ici, il ne lui faudrait pas moins de quatre années pour atteindre le pôle et de huit années pour être de retour en Norvège. "Je me souviens de ce qu'écrivait Brogger avant mon départ, quand je plantais de petits arbustes et de jeunes arbres dans mon jardin pour les générations futures : personne, disait-il, ne savait qu'elle serait la longueur de leur ombre quand je reviendrais. Ils sont maintenant sous la neige ; mais au printemps ils recommenceront à bourgeonner et à grandir : combien de fois !..."

Tandis que Nansen rêve ou raisonne, à bord du *Fram* c'est toujours le même train-train d'existence facile, hygiénique, insouciant, heureuse, confiante en l'étoile du chef. Depuis le 1er janvier, chacun s'est remis, après quelques jours de repos complet, à vaquer à ses occupations accoutumées. Le thermomètre est descendu jusqu'à — 50° centigrades sans paraître affecter ces robustes norvégiens : par 40 degrés de froid ne vit-on pas Scott-Nansen un matin courir sur le pont en chemise et en caleçon pour prendre une observation. "Je suis convaincu, dit Nansen, que 10, 20, ou même 30 degrés plus bas auraient été encore supportables." Presque tous ont encore engraisé, et "la grosseur des joues de Juell, sans parler d'une autre partie de son individu, devient alarmante." Dans aucuns des ateliers primitivement installés on ne chôme, et il s'en est créé de nouveaux. Le Dr Blessing s'est établi relieur, et répare les volumes fatigués. Une galerie de photographies a été ouverte. Une manufacture d'agendas est des plus prospères. Bref, il n'y a rien entre le ciel et l'onde que les compagnons du *Fram* ne puissent fournir, excepté de bons vents constants.

Le grand événement a été le retour du soleil qui fut précédé de quelques jours par un mirage étrange. Ce fut le 16 février que l'image du soleil apparut pour la première fois. Une large bande de feu d'un rouge brillant se montra d'abord à l'horizon. Un moment après on distingua deux raies semblables, superposées et séparées par un intervalle plus sombre. Enfin, au bout de quelques instants et après être monté tout en haut du grand mât, Nansen put compter et dessiner jusqu'à cinq de ces rayures horizontales d'égale longueur. L'ensemble donnait l'impression d'un extraordinaire soleil rectangulaire d'un rouge éteint, divisé en bandes horizontales alternativement plus claires et plus sombres. Le soleil qui annonçait ainsi son prochain retour, était encore, à midi, à 2° 22' au-dessous de l'horizon. Dix jours après, il émergea enfin, et le 6 avril, Nansen, Scott-Nansen et Johansen purent observer une éclipse de soleil qui, en se produisant, à quelques secondes près, à l'instant exact calculé par Nansen, leur prouva, à leur grande satisfaction, que leurs chronomètres étaient aussi bien réglés que possible.

Le 30 avril, sous l'influence de vents réguliers du sud et du sud-est, le *Fram* atteignait 80° 44 1/2. La dérive du printemps s'annonçait ainsi sous des auspices satisfaisants. Si le premier hivernage n'avait abouti qu'à des résultats peu favorables au point de vue de la marche vers le pôle selon le plan de Nansen, du moins il avait démontré l'endurance de l'explorateur, celle de ses compagnons et celle de leur navire.

#### LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ DE 1894

A en juger par les premiers mois de la dérive, le séjour du *Fram* dans les glaces polaires promettait d'être presque totalement exempt d'aventures sensationnelles et de dramatiques épisodes. Le plus souvent Nansen s'en félicitait ; mais parfois il le déplorait. "J'ai presque honte, écrivait-il le 23 décembre 1893, de la vie que nous menons, à l'abri de ces souffrances de la longue nuit d'hiver, que l'on peint avec les plus sombres couleurs, et sans lesquelles une expédition arctique manque vraiment de raconté ; à notre retour, nous n'aurons rien à raconter..." Mais ce n'était là qu'une boutade : Nansen ne pouvait méconnaître qu'au contraire ce serait sa gloire de mener à bien son expédition par la seule infailibilité de ses prévisions — sinon de ses calculs — et non en triomphant au jour le jour de difficultés imprévues.

Il avait eu à se confier volontairement à la banquise, terreur des marins, cimetière de tant de navires, autant d'héroïsme que les prédécesseurs de Fridtjof Nansen en avaient jamais déployé pour fuir devant elle, tout en luttant pied à pied contre les périls insurmontables qu'ils avaient témérairement abordés. Même, lorsque les héros imaginaires de Jules Verne s'enfermaient dans l'énorme boulet qu'un coup de canon formidable devait à travers l'espace, envoyer mathématiquement dans la lune, c'est à peine s'ils entreprenaient un voyage plus étrange que l'équipage du *Fram*, quand celui-ci, de son plein gré, avait pénétré entre les mâchoires de la glace, toujours prêtes à se refermer, afin d'être véhiculé ainsi jusqu'au Pôle Nord.

Autant que le succès final, la sécurité pendant toute la dérive devait donc être la justification de l'audace raisonnée de Nansen. Mais il n'aurait pas été homme d'action s'il ne s'était plaint quelquefois que... la mariée fût trop belle, — le *Fram* trop confortable, la chère trop succulente, que les ours blancs fussent trop débonnaires, — et s'il ne s'était senti gagné par l'impatience d'aller plus vite de l'avant. Quelques jours après avoir écrit dans son journal cette phrase un peu splénétique : "...A notre retour, nous n'aurons rien à raconter..." il se formulait pour la première fois à lui-même le grand projet qui commençait à le hanter. "Peter Henriksen et moi nous avons fait une longue promenade dans la direction du N. N. E. La glace était lisse et plate, parfaite pour le traîneau ; plus nous avançons vers le nord, meilleure elle était... Il serait possible, avec des chiens et des traîneaux, d'aller sur cette glace jusqu'au Pôle, à condition d'abandonner le navire sans espoir de le retrouver, et de battre en

retraite, quand viendrait le moment du retour, dans la direction de la terre François-Joseph, du Spitzberg ou du Groenland. On pourrait presque dire que, pour deux hommes, l'expédition serait facile. Mais ce serait trop se presser que de l'entreprendre le printemps prochain, avant de savoir quelle sorte de dérive nous réserve l'été. Et puis, en y réfléchissant, je me demande si ce serait bien agir de s'en aller en abandonnant les autres. Imaginez mon retour sans eux au pays ! Pourtant, c'est pour explorer les régions inconnues du Pôle que je suis venu jusqu'ici ; c'est pour cette exploration que le peuple norvégien a donné son argent : il est inconteste que mon premier devoir est de tout tenter pour atteindre ce but. Je dois accorder un plus long crédit au "plan de la dérive" ; mais s'il nous mène dans une fausse direction, il n'y aura plus qu'à essayer l'autre ; advienne que pourra."

Neuf années avaient été consacrées par Nansen à murir son plan d'expédition polaire, né de toutes pièces de déductions logiques. Pendant toute l'année 1894, il pesa le pour et le contre de ce projet de marche en traîneau vers le Pôle, né des circonstances, et dont le printemps de 1895 devait voir l'exécution.

"Avril, 1894. — ...Voici qu'est venue la saison qu'au pays nous appelons le printemps, la saison de la joie, de la sève et des bourgeons, — où la nature s'éveille après son long sommeil hivernal... Portes et fenêtres sont là-bas grandes ouvertes à l'air et au soleil printaniers... Nul ne peut plus demeurer en repos, et malgré soi chacun se trouve poussé dehors, pour aspirer à pleins poumons les senteurs des bois et des champs, la bonne odeur de la terre féconde fraîchement remuée, et pour voir le fjord, libre de glaces, étinceler au soleil... — Mais ici, les rayons du soleil ne tombent ni sur les forêts, ni sur les montagnes, ni sur les vallées : ils n'illuminent que la blancheur éblouissante de la neige nouvellement tombée. A peine invitent-ils à sortir de la retraite où l'on passa l'hiver... Je ne sens rien des impatiences du printemps et je vis confiné dans la coquille d'escargot de mes travaux..."

Dès le commencement du printemps, Nansen et ses compagnons eurent la satisfaction de constater que les progrès de la dérive du *Fram* étaient



LES CHIENS POUR L'HIVER (SEPTEMBRE 1894).

un peu moins lents que pendant l'hivernage. Mais, somme toute, c'était toujours le même genre de locomotion ; le *Fram* avançait à la façon d'un crabe : chaque fois qu'il avait poussé une pointe vers le nord, une reculade suivait. C'était, à en croire l'ingénieuse explication du mécanicien Amundsen, politicien à ses heures, une lutte perpétuelle entre la Gauche et la Droite, entre les Progressistes et les Réactionnaires. Quand le vent Progressiste, le vent de l'extrême Gauche soufflait, le *Fram* dérivait superbement dans la direction du nord ; mais voilà que l'extrême Droite prenait la barre, et le navire restait sur place, à moins qu'il ne chassât en arrière, au grand désespoir d'Amundsen.

Détail assez singulier : pendant toute la dérive, l'avant du *Fram* fut tourné vers le sud. "Il allait à reculons, dit Nansen, vers le nord où était son but, avec le nez toujours dirigé vers le sud. Il semblait se refuser à mettre plus de distance entre lui et le monde habité ; et l'on eût dit qu'il soupirait après les rivages méridionaux, tandis qu'une puissance invisible l'entraînait dans l'inconnu..."

Le 1er mai, le *Fram* était par 80° 46' de latitude nord. A la fin de juin, il avait atteint 81° 52'. Mais alors souffla un vent de réaction, selon l'expression du politicien Amundsen, et à la fin de l'été, le 5 septembre, le navire se retrouva par 81° 14. après avoir parcouru, depuis le commencement du mois de mai, plus de 6 degrés de longitude de l'est à l'ouest.

De même que pendant l'hiver, le *Fram* et la glace qui le portait avaient durant cette période, obéi aux vents.

Déçu dans ses espérances de dérive régulière, Nansen avait cherché longtemps à expliquer la résistance que paraissait éprouver la banquise, et les réactions, les à-coups qu'elle subissait, par l'existence d'une terre plus septentrionale que toutes celles relevées avant lui dans ces parages. A diverses reprises, il crut reconnaître, à des signes répétés, que cette terre était proche ; plusieurs fois la vigie en signala l'apparence : mais jamais aucun des indices qui avaient tout d'abord paru probants ne se vérifia ; et bientôt se modifiait la forme des nuages qui avaient un instant revêtu, à l'horizon, l'aspect d'un rivage lointain. (A suivre.)